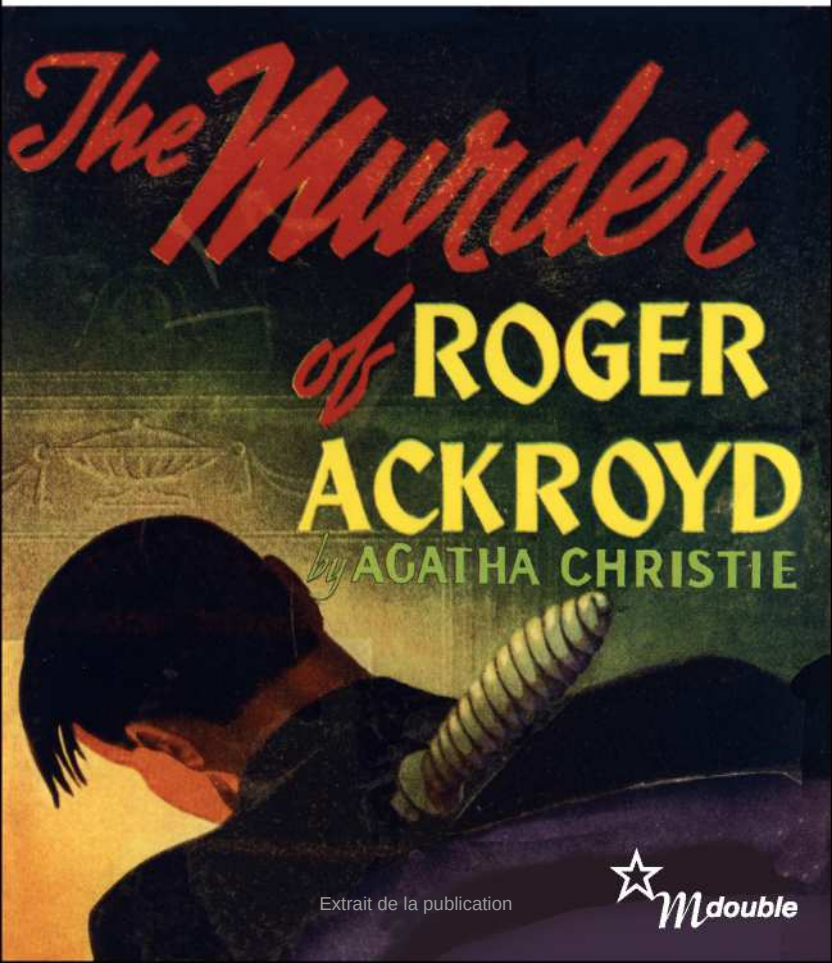
PIERRE BAYARD

QUI A TUÉ ROGER ACKROYD ?



Extrait de la publication

Mdouble

Extrait de la publication

QUI A TUÉ ROGER ACKROYD ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de Minuit

Le Paradoxe du menteur. Sur Laclos, *1993*

Maupassant, juste avant Freud, *1994*

Le Hors-sujet. Proust et la digression, *1996*

Qui a tué Roger Ackroyd ?, *1998 (“double”, n° 55)*

Comment améliorer les œuvres ratées ?, *2000*

Enquête sur Hamlet. Le Dialogue de sourds, *2002*

Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?, *2004*

Demain est écrit, *2005*

Comment parler des livres que l’on n’a pas lus ?, *2007*

L’Affaire du chien des Baskerville, *2008*

Aux P.U.F.

Il était deux fois Romain Gary, *1990*

Extrait de la publication

PIERRE BAYARD

QUI A TUÉ ROGER ACKROYD ?

suivi de
« Arrêt sur énigme »
par Josyane Savigneau

LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1998/2002/2008 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Extrait de la publication

pour Mari

Extrait de la publication

Il y eut un silence de mort pendant une minute. Puis j'éclatai de rire.

« Vous êtes fou, dis-je.

– Non, répondit Poirot avec calme, je ne suis pas fou. »

Le Meurtre de Roger Ackroyd

LES PERSONNAGES

JAMES SHEPPARD, *médecin du village de King's Abbot, célibataire, narrateur de l'histoire*

CAROLINE SHEPPARD, *sœur de James, sans profession, célibataire. Vit avec son frère. Réputée pour sa curiosité, qu'elle entretient grâce à un réseau d'informateurs disséminés dans le village*

ROGER ACKROYD, *gentilhomme campagnard. Est découvert assassiné après avoir pris connaissance d'une lettre dans laquelle sa maîtresse, Mme Ferrars, lui révélait, avant de se suicider, le nom du maître-chanteur qui la faisait chanter depuis un an, en menaçant de révéler à la police qu'elle avait assassiné son mari*

MME CYRILLE ACKROYD, *veuve d'un frère de Roger Ackroyd, Cyrille, récemment arrivée du Canada en compagnie de sa fille, Flora*

FLORA ACKROYD, *fille de Mme Cyrille Ackroyd, nièce de Roger Ackroyd*

RALPH PATON, *fils de la première femme de Roger Ackroyd, qui le considère comme son fils adoptif. Se révèle à la fin du livre, grâce à Hercule Poirot, être le mari d'Ursula Bourne, femme de chambre*

HECTOR BLUNT, *chasseur professionnel en Afrique, de passage à King's Abbot, ami de Roger Ackroyd qui l'héberge pendant ses séjours en Angleterre*

Extrait de la publication

GEOFFROY RAYMOND, *secrétaire particulier de Roger Ackroyd*

PARKER, *maître d'hôtel de Roger Ackroyd*

URSULA BOURNE, *femme de chambre de Roger Ackroyd. Se révèle à la fin du livre être la femme de Ralph Paton*

ELISABETH RUSSELL, *gouvernante de Roger Ackroyd. Passait dans le village pour avoir des chances de l'épouser, mais celles-ci se sont évanouies avec l'arrivée de Mme Cyrille Ackroyd et de Flora Ackroyd, et surtout la relation amoureuse entre Roger Ackroyd et Mme Ferrars. Mère de Charles Kent*

CHARLES KENT, *fils d'Elisabeth Russell. Son identité est découverte par Hercule Poirot. Marginal drogué. Sheppard le croise le soir du meurtre, sans pouvoir l'identifier, en sortant de la propriété de Roger Ackroyd*

HERCULE POIROT, *détective privé à la retraite*

PROLOGUE

Beaucoup de lecteurs savent aujourd'hui qui a tué Roger Ackroyd. Un grand nombre, surtout parmi les amateurs de littérature policière, connaissent le procédé qui organise le roman d'Agatha Christie et peuvent fournir la réponse exacte : l'assassin est le narrateur. Les plus avertis sont même en mesure de donner son nom : le docteur Sheppard.

L'originalité du procédé a assuré à l'œuvre un succès immense et en a fait un des romans les plus célèbres de l'histoire littéraire. La fortune du livre dépasse même les limites du genre policier. Il a ainsi été l'objet de nombreuses études en sciences humaines, qui ont pris appui sur lui pour traiter des problèmes théoriques qu'invite à poser la particularité de sa construction [1].

Si le roman assura immédiatement la célébrité d'Agatha Christie, il ne fit cependant pas l'unanimité à sa parution. Plusieurs critiques développèrent cette idée, reprise encore récemment, que la romancière avait enfreint, en faisant du narrateur l'assassin, un élément essentiel du pacte de lec-

1. Le livre a notamment été commenté par Roland Barthes, Gérard Genette, Algirdas Julien Greimas et Umberto Eco, ainsi que par de nombreux écrivains, dont Raymond Chandler et Alain Robbe-Grillet. A la veille de sa mort, Georges Perec préparait un article à son sujet (*Littérature*, Larousse, 1983, n° 49, p. 15).

ture implicite qui lie l'auteur d'un roman policier à son public et qu'elle avait, pour ainsi dire, triché [2].

Curieusement, les admirateurs du livre comme ses adversaires se rejoignent sur l'essentiel : aucun ne songe à mettre en doute le point le plus important de toute l'affaire, à savoir la culpabilité du docteur Sheppard. Or, avant de se demander s'il est ou non légitime de dissimuler l'assassin derrière le narrateur, il paraît judicieux de régler cette question préalable et de se demander si le coupable est bien celui que l'enquête désigne.

Tel sera ici notre projet. Nous dégageant de l'opinion couramment admise suivant laquelle le meurtrier serait le docteur Sheppard, et tentant de nous frayer une troisième voie entre l'admiration et la réprobation, nous nous contenterons, n'acceptant aucune affirmation qui ne soit préalablement démontrée, de répondre à la question simple de savoir qui a tué Roger Ackroyd.

*

Car le succès du livre a son revers : la beauté esthétique du procédé tend à éclipser l'énigme policière. Fasciné par l'ingéniosité avec laquelle Agatha Christie a dissimulé la vérité, le lecteur risque de détourner son attention de la question criminelle et d'oublier d'examiner si la solution proposée est plausible. Or celle-ci est expédiée en quelques pages par un Hercule Poirot tellement heureux de son

2. Agatha Christie a évoqué ces accusations de tricherie dans l'une de ses autobiographies (*An Autobiography*, Harper Collins Publishers, 1977, p. 352-353). Elles ne tiennent pas, selon elle, si on lit le livre avec suffisamment d'attention, les effets d'écriture ayant été soigneusement calculés par Sheppard. Elles ont eu cependant des prolongements récents dans des textes de Roland Barthes et de Gérard Genette. Sur la réception du livre à sa parution, voir Robert Barnard, *A Talent to Deceive. An Appreciation of Agatha Christie*, New York, Dodd, Mead and Company, 1980, p. 37-39, ainsi que Dennis Sanders et Len Lovallo, *The Agatha Christie Companion. The Complete Guide to Agatha Christie's Life and Work*, New York, Avenel Books, 1985, p. 33-34.

inventivité qu'il se soucie peu de revenir sur les problèmes innombrables que pose une énigme complexe.

Notre livre obéit donc à un premier souci qui est un souci de rigueur. Un roman policier, en tout cas quand il relève du genre dans lequel s'inscrit Agatha Christie, se doit d'obéir à une logique sans faille. Ce premier souci est lié à un objectif de justice. S'il devait s'avérer que le docteur Sheppard n'est pas l'assassin, c'est une erreur judiciaire qu'auraient causée Hercule Poirot et, à sa suite, tous ceux qui ont accepté sa solution sans protester.

Nous nous proposons donc de reprendre en détail toutes les pièces du dossier en examinant, le plus objectivement possible, si la solution d'Hercule Poirot est valable et s'il est assuré que le docteur Sheppard a commis le meurtre. Consacré à relire un roman policier, ce livre se retrouve donc, par la force des choses, avoir lui-même la forme d'un roman policier, qui conduira le lecteur, dans ses dernières pages, vers ce qui nous paraît être la réponse la plus vraisemblable.

*

Mais notre livre n'est pas seulement un roman policier sur un roman policier. Il a aussi un second objet, plus théorique, qui concerne le délire, et particulièrement le délire d'interprétation. Celui-ci se trouve en effet profondément lié à notre travail. Remettre en cause la solution d'Hercule Poirot, c'est la considérer comme délirante, reproche que lui fait d'ailleurs le docteur Sheppard, abasourdi, lorsque Poirot, triomphant, lui communique le fruit de ses réflexions.

Par ailleurs et dans le même temps, c'est prendre le risque de construire nous-même une lecture délirante, puisque c'est procéder à une démarche identique à celle de Poirot, consistant, comme il le fait tout au long du livre, à rechercher minutieusement des indices, à interpréter des

Extrait de la publication

faits et à organiser nos déductions en une construction d'ensemble harmonieuse.

Ainsi ne serait-il pas faux de dire que notre livre est consacré à l'édification expérimentale d'une lecture délirante, construite en miroir et selon les mêmes principes que la lecture de Poirot, dont elle voudrait tenter de mimer les mouvements de pensée. Lecture non pas intrinsèquement folle, mais sans doute traversée par moments, comme les grands délires systématisés, par une fêlure invisible.

Entreprendre d'édifier un délire présente en tout cas un avantage : permettre de réfléchir autrement sur la nature ou les fondements d'une lecture vraie. Cette question est souvent posée de la manière la plus traditionnelle, revenant à se demander *comment s'approcher du vrai*. Peut-être n'est-il pas sans intérêt alors de poser le problème sous un autre angle et de se demander, à l'inverse, *comment s'approcher du faux*, en tentant, pour se le rendre familier, de l'explorer de l'intérieur.

*

S'il s'avérait cependant qu'une lecture comme la nôtre a un sens, les extensions n'en seraient pas négligeables. D'abord pour les autres œuvres d'Agatha Christie, voire d'autres écrivains de romans policiers, dont les lecteurs soupçonneux ont parfois le sentiment que l'assassin est parvenu à échapper à la sagacité de l'enquêteur. Alors que le roman policier est souvent vécu comme appelant à une lecture unique, notre proposition aurait pour bénéfice d'inviter à reprendre un certain nombre de dossiers douteux et à partir en quête de criminels impunis [3].

Mais, par ailleurs, de nombreux décès de la littérature, et pas seulement policière, mériteraient d'être reconsidérés.

3. C'est pour cette raison que nous ne nous sommes pas interdit de donner les solutions de certaines intrigues d'Agatha Christie, persuadé qu'elles ne faisaient souvent que masquer les véritables réponses.

Qui s'est jamais interrogé sérieusement, par exemple, sur les étranges épidémies de décès qui frappent les héros des fables de La Fontaine ? Est-on si assuré que la dame aux camélias soit morte de mort naturelle ? Est-il exclu que Madame Bovary ait été assassinée ? Et que sait-on au juste du décès de Bergotte ?

Indépendamment du problème des morts suspectes, de multiples faits littéraires gagneraient de toute manière à être remis en perspective ou éclairés différemment. Peut-être est-il temps ainsi de se demander ce qu'il est advenu de Madame de Merteuil après sa fuite en Hollande, quelle est l'identité véritable du prétendu colonel Chabert et qui a déclenché, parmi tous les ouvriers suspects de la mine, la catastrophe de *Germinal*.

Nombreux sont les lecteurs à éprouver par moments, devant les textes de fiction, l'impression désagréable qu'on ne leur dit pas tout. Au-delà de l'ouvrage d'Agatha Christie, ce livre voudrait entreprendre de lever les secrets enfouis qui perturbent la transparence de la lecture et examiner à quelles conditions il est possible, sans dénaturer leur projet, de compléter utilement notre information sur les œuvres.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A) ENQUÊTE

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

LE MEURTRE

Reprendre l'enquête sur la mort de Roger Ackroyd implique de communiquer au lecteur les éléments principaux de l'histoire. L'idéal serait évidemment que celui-ci ait le temps de lire ou de relire le roman d'Agatha Christie. Mais, conscient de la difficulté de satisfaire cette demande, nous ferons précéder notre propre enquête d'une relation des faits aussi précise et aussi objective que possible [1].

*

L'histoire se passe dans un petit village de la campagne anglaise, King's Abbot, dont le médecin, qui est aussi le narrateur du livre, s'appelle le docteur Sheppard. Elle débute par ces mots : « Mme Ferrars mourut dans la nuit du 16 au 17 septembre, un jeudi. On m'envoya chercher le vendredi 17, vers huit heures du matin. Mais il n'y avait rien à faire et la mort remontait à plusieurs heures » (I, 13).

1. Voir la liste des personnages en tête du livre. Notre édition de référence est celle du *Livre de poche*, 1998, dans la traduction de Miriam Dou-Desportes. Nos références sont indiquées sous forme d'un chiffre romain, indiquant le chapitre (afin de permettre l'utilisation d'autres éditions), suivi d'un chiffre arabe, indiquant la page. L'absence de référence après une citation indique que la référence précédente demeure valable. Pour l'édition anglaise, nous renvoyons à *Murder of Roger Ackroyd*, Harper Collins Publishers, 1993 (1re édit. 1926).

Extrait de la publication

En raison de sa position de narrateur, les traits marquants du docteur Sheppard ne nous sont pas livrés directement, mais se dévoilent progressivement au fil de l'action. Célibataire, il consacre l'essentiel de son temps à la médecine, mais il est aussi féru de jardinage et de mécanique. Il apparaît comme un homme posé, peu enclin aux passions, qui vit en compagnie de sa sœur, Caroline. Le récit du médecin présente celle-ci comme une vieille fille d'un âge indéterminé, dont la caractéristique principale est une intense curiosité et l'occupation majeure le bavardage. L'une et l'autre trouvent à s'alimenter dans les différents événements du village et dans les informations obtenues au moyen d'un réseau serré d'informateurs, constitué par les domestiques et les fournisseurs :

> [...] tout en restant paisiblement à la maison, ma sœur fait un nombre incalculable de découvertes. Je ne sais pas comment cela lui est possible, mais le fait est indéniable. Je suppose que les domestiques et les fournisseurs constituent son bureau d'informations. Lorsqu'elle sort, ce n'est pas pour recueillir des nouvelles, mais, au contraire, pour les répandre. En cela, elle est aussi extraordinairement experte (I, 14).

Preuve de cette efficacité, l'événement que vient d'apprendre le docteur Sheppard lorsque le livre commence, la mort de Mme Ferrars, est déjà connu de sa sœur quand il rentre chez lui :

> « Tu as été appelé de bonne heure, observa Caroline.
> – Oui, dis-je, à King's Paddock pour Mme Ferrars.
> – Je sais, reprit ma sœur.
> – Comment le sais-tu ?
> – Annie me l'a dit. »
>
> Annie est notre femme de chambre. C'est une brave fille, mais une terrible bavarde.
>
> Il y eut un silence et je continuai à manger mes œufs. Le nez long et mince de Caroline frémissait légèrement à son extrémité, ce qui indique toujours qu'elle est agitée par la curiosité.
>
> « Eh bien ? demanda-t-elle.

Extrait de la publication

– Triste affaire. Rien à tenter. Elle a dû mourir en dormant.
– Je sais », dit encore ma sœur.
Cette fois je me sentis vexé.
« Tu ne peux pas savoir, déclarai-je. J'ignorais tout moi-même avant d'arriver là-bas et je n'ai soufflé mot à personne de ce que j'ai constaté. Si Annie est au courant elle a le don de double vue.
– Ce n'est pas Annie qui me l'a appris, c'est le laitier qui le tenait de la cuisinière de Mme Ferrars » (I, 15).

Caroline suggère alors, contre l'avis de son frère, que Mme Ferrars s'est suicidée, par remords d'avoir empoisonné son mari. Celui-ci est mort un an auparavant dans des circonstances apparemment naturelles, mais Caroline a toujours été persuadée qu'il s'agissait en fait d'un meurtre. Ayant la même opinion que sa sœur (« N'avez-vous jamais constaté que, lorsque vous nourrissez une conviction dont vous ne désirez pas parler, vous la niez furieusement si elle est exprimée par une autre personne ? » (I, 16)) mais refusant de le reconnaître, le médecin décide de ne pas polémiquer.

*

Un peu plus tard, Sheppard croise dans la rue Roger Ackroyd. « Prototype du gentilhomme campagnard anglais » (II, 18), Roger Ackroyd est l'âme de King's Abbot. Agé d'une cinquantaine d'années, très riche, il habite avec sa famille l'une des deux propriétés importantes du village, Fernly Park. Il s'est marié une première fois lorsqu'il était jeune avec une femme du nom de Paton, veuve qui avait un enfant, Ralph, que Roger Ackroyd a toujours considéré comme son propre fils et élevé. Il est âgé de vingt-cinq ans à l'époque des faits et, perpétuellement à court d'argent, donne des inquiétudes à son père adoptif.

Attardons-nous un instant sur Fernly Park et ses habitants, car c'est dans cette propriété que se situent la plupart des suspects du livre. Outre Ralph Paton, Fernly Park compte deux

autres membres de la famille de Roger Ackroyd, qui s'y sont récemment installés : Mme Cyrille Ackroyd, une belle-sœur de Roger, « veuve d'un frère assez peu recommandable » (II, 20), arrivée du Canada en compagnie de sa fille, Flora. Toutes deux ont de constants besoins d'argent et dépendent financièrement de Roger Ackroyd. Celui-ci espère que Ralph et Flora se marieront, et une idylle est en cours entre les deux jeunes gens au début de l'histoire.

Passons au personnel de maison. De nombreuses gouvernantes se sont succédé, dont la dernière, Elisabeth Russell, règne depuis cinq ans. Elle serait sans doute parvenue à épouser Roger Ackroyd s'il n'était tombé amoureux de Mme Ferrars. L'arrivée de Mme Cyrille Ackroyd et de Flora semble avoir également joué un rôle dans l'échec d'Elisabeth Russell.

Deuxième personnage essentiel de la domesticité, une femme de chambre nommée Ursula Bourne, mise à la porte peu de temps avant la mort d'Ackroyd. Elle se révélera, à la fin du livre, être la femme de Ralph Paton, épousée par le jeune homme à l'insu de tous, y compris de Roger Ackroyd et de Flora. C'est en découvrant cette union cachée qu'Ackroyd a congédié Ursula Bourne/Paton.

Parmi le personnel, il convient aussi de signaler Parker, le seul des domestiques qui soit véritablement identifié, en raison à la fois de son rôle important dans la découverte du meurtre et de son passé de maître-chanteur – Poirot, après enquête, révélera qu'il faisait chanter son précédent maître –, ce qui en fait un des principaux suspects.

La maison de Roger Ackroyd compte encore deux autres occupants. D'une part son secrétaire particulier, un jeune homme effacé nommé Geoffroy Raymond. D'autre part un de ses amis, chasseur de fauves réputé, le major Hector Blunt, de passage dans la propriété d'Ackroyd chez qui il séjourne lors de ses voyages en Angleterre, et qui tombera amoureux de Flora.

Si tous ces personnages nous sont présentés au début du

Extrait de la publication

livre, un dernier, également lié à Fernly Park, apparaît un peu plus tard, Charles Kent. Marginal et drogué, ce qui le place au premier rang des suspects, il est croisé, sans être identifié, par le docteur Sheppard le soir du meurtre, au moment où celui-ci quitte la propriété de Roger Ackroyd. Grâce à la perspicacité d'Hercule Poirot, la police apprendra qu'il s'agit du fils d'Elisabeth Russell.

*

Roger Ackroyd, lorsqu'il rencontre le docteur Sheppard, apparaît comme bouleversé par la mort de Mme Ferrars, sa maîtresse, mais il semble avoir aussi d'autres motifs de préoccupation. Il a des révélations à faire à ce sujet et, ne pouvant parler librement à Sheppard en pleine rue, lui demande de passer chez lui le soir.

Le narrateur nous raconte ensuite minutieusement sa journée. La matinée est consacrée à ses patients. Après le repas, il entreprend de jardiner, jusqu'au moment où il manque de recevoir une citrouille sur la tête, envoyée par son voisin, pris d'une crise de mauvaise humeur. C'est dans ces conditions qu'il fait la connaissance d'Hercule Poirot, qui ne lui confie cependant pas sa profession lors de leur première rencontre. Il rend ensuite visite à son ami Ralph Paton, le beau-fils d'Ackroyd, dont il a appris la présence à l'auberge du village, « Les Trois Dindons ». A la fin de l'après-midi il se dirige vers le domicile d'Ackroyd, chez qui il a été convié pour sept heures et demie.

A Fernly Park, Sheppard est accueilli par le domestique Parker et par le secrétaire d'Ackroyd, Geoffroy Raymond. Avant le repas, un léger incident se produit. Alors qu'il se dirige seul vers le salon, Sheppard entend un bruit étrange venant de l'intérieur de la pièce. Lorsqu'il entre, il remarque que les grandes portes-fenêtres donnant sur la terrasse sont ouvertes, et que le couvercle d'une vitrine contenant de vieux bibelots est à l'origine du bruit mystérieux.

Sheppard retrouve ensuite au repas plusieurs des personnages que nous avons présentés, à savoir, outre Roger Ackroyd, Mme Cyrille Ackroyd, sa nièce Flora, Parker, Geoffroy Raymond et le major Blunt. L'atmosphère est plutôt sombre, et, dès la fin du dîner, Sheppard s'enferme avec Ackroyd dans son bureau pour écouter les révélations que celui-ci lui a annoncées le matin et qui ont motivé son invitation.

*

Ackroyd, manifestement inquiet au point de se sentir surveillé, commence par demander à Sheppard, qui a soigné un an auparavant Monsieur Ferrars, s'il a jamais pensé que celui-ci aurait pu être empoisonné. Puis il lui révèle que Ferrars a été assassiné par sa femme. Celle-ci a accepté la veille de l'épouser et lui a avoué, à sa grande stupéfaction, avoir tué son mari afin de se rendre libre. Mais Mme Ferrars ne s'est pas contentée de confesser son crime : elle a également révélé à Ackroyd qu'elle était depuis un an la victime d'un maître-chanteur, sans lui donner son nom. Ackroyd a cependant le sentiment qu'avant de mourir, désespérée de voir qu'il ne l'épouserait pas, Mme Ferrars lui a laissé une lettre dénonçant le coupable, et que son suicide est un appel à être vengée.

A ce moment le domestique Parker entre dans le bureau en apportant le courrier du soir où se trouve une enveloppe bleue, qui contient une lettre de Mme Ferrars. Ackroyd en entreprend la lecture à voix haute (« Je vous laisse le soin de punir la personne qui, depuis un an, a fait de mon existence un enfer. Je n'ai pas voulu vous dire son nom aujourd'hui, mais je me propose de vous l'écrire maintenant » (IV, 47)), puis s'interrompt, exigeant de Sheppard qu'il le laisse seul, cette lettre étant personnelle. Sheppard lui demande avec insistance de bien vouloir finir de la lire en sa présence, mais en vain.

Extrait de la publication

Ici intervient ce qui est peut-être le passage le plus célèbre du livre :

> Ackroyd était fort entêté ; plus on le poussait à accomplir un acte plus il s'y refusait. Tous mes arguments demeurèrent inutiles. La lettre lui avait été apportée à neuf heures moins vingt. Il était juste neuf heures moins dix lorsque je le quittai, sans qu'il eût achevé de la lire.
>
> La main sur la poignée de la porte, j'hésitai et regardai en arrière, me demandant si je n'avais rien oublié. Je ne vis rien, je sortis en hochant la tête et je fermai la porte derrière moi (IV, 48).

A la porte du bureau, Sheppard croise Parker, qui lui donne l'impression d'avoir tenté d'écouter la conversation et à qui il communique le souhait d'Ackroyd de ne plus être dérangé. Puis il sort de la maison. Alors qu'il franchit la grille du parc, l'horloge du village sonne neuf heures. Il manque alors de heurter un homme qui vient en sens inverse (nous apprendrons à la fin du livre qu'il s'agit de Charles Kent, le fils d'Elisabeth Russell) et qui lui demande d'une voix enrouée le chemin de Fernly Park. De retour chez lui dix minutes plus tard, il y retrouve sa sœur à qui il fait le récit de la soirée. A dix heures et quart, le téléphone sonne. Sheppard prend le récepteur et dit à Caroline : « Parker téléphone de Fernly [...] on vient de trouver Roger Ackroyd assassiné ! » (IV, 50)

Il retourne alors à Fernly Park, où il est accueilli par Parker, surpris de le voir revenir et qui nie lui avoir téléphoné. Les deux hommes se dirigent vers le bureau d'Ackroyd et, aucun bruit ne provenant de la pièce, Sheppard décide d'enfoncer la porte. Ils découvrent à l'intérieur le cadavre d'Ackroyd, poignardé : « Ackroyd était assis où je l'avais laissé, dans un fauteuil, près du feu. Sa tête s'inclinait sur le côté, et, juste au-dessous du col de son vêtement on apercevait un objet métallique brillant » (V, 52). L'enveloppe bleue contenant le nom du maître-chanteur a disparu. Shep-

pard envoie alors Parker téléphoner à la police, pendant que lui-même reste seul dans la pièce : « Parker sortit en hâte, toujours en s'essuyant le front, et je fis le peu qu'il y avait à faire » (V, 53). La police arrive quelques minutes plus tard et l'enquête peut commencer.

*

Notons, avant de poursuivre notre récit, que tous les personnages importants du livre nous sont à présent connus. Certes, d'autres figures transitoires (par exemple dans le personnel d'Ackroyd ou parmi les enquêteurs) apparaîtront ici ou là, mais les véritables protagonistes d'un roman policier sont ceux qui occupent le premier plan : le criminel ne peut pas être un second rôle. De même est-il exclu par les lois du genre que l'assassin soit un inconnu venu de l'extérieur, comme un vagabond de passage. Cette solution, qu'évoquent plusieurs des personnages du livre, peu soucieux de découvrir un assassin dans leur entourage, est impossible dans le roman policier d'énigme.

Cette limitation des possibilités favorise notre dessein. L'assassin, quel qu'il soit, figure parmi les personnages que nous venons de citer. Le filet commence dès maintenant à se resserrer autour de lui.

Extrait de la publication

SOMMAIRE

PROLOGUE 13

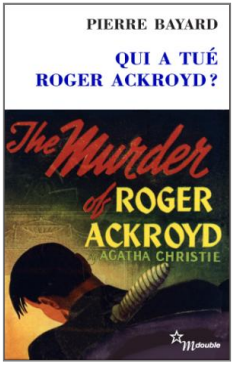
A) ENQUÊTE 19
Chapitre I : Le meurtre 21
Chapitre II : L'enquête 29
Chapitre III : Le principe de Van Dine 38
Chapitre IV : Le mensonge par omission 52

B) CONTRE-ENQUÊTE 65
Chapitre I : La nuit qui ne finit pas 67
Chapitre II : Le paradoxe du menteur 76
Chapitre III : Invraisemblances 85
Chapitre IV : L'assassin idéal 94

C) DÉLIRE 103
Chapitre I : La croisée des chemins 105
Chapitre II : Qu'est-ce qu'un délire ? 114
Chapitre III : Délire et théorie 124
Chapitre IV : Délire et critique 135

D) VÉRITÉ 147
Chapitre I : Rideau 149
Chapitre II : La vérité 159
Chapitre III : Rien que la vérité 166
Chapitre IV : Mais toute la vérité 174

Josyane Savigneau, Arrêt sur énigme 185



Cette édition électronique du livre
Qui a tué Roger Ackroyd ? de Pierre Bayard
a été réalisée le 12 décembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320438).

© 2012 by Les Éditions de Minuit
pour la présente édition électronique.
Couverture : D.R.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326294

Extrait de la publication